

PASTORALE LITURGIQUE ET UNITE CHRETIENNE

Ut unum sint! Qu'ils soient un¹. Cette tendance à l'unité donne son sens profond à toute la vie d'un chrétien. Quel que soit le domaine où son activité s'exerce, qu'il s'agisse d'une action proprement religieuse, qu'il s'agisse de réalisations sur le plan strictement temporel, au fond de tout effort chrétien il y a nécessairement cette recherche de l'unité. Notre grande ambition sera toujours d'amener les hommes nos frères à vivre dès ici-bas un commencement de communauté fraternelle, préfiguration de la grande communauté des enfants de Dieu dans le ciel, témoignage terrestre indispensable du droit du Christ à réunir tous les rachetés en un seul Corps dont l'âme est son Esprit, dont le lien est la charité qu'avec cet Esprit il répand dans nos cœurs. Et moins que personne ceux qui se donnent pour tâche de promouvoir dans le peuple chrétien une compréhension plus vivante de la liturgie ne sauraient perdre de vue ce but final de leurs efforts. Ut unum sint! Cette devise, mise au bas de l'autel de la Confession de Saint-Pierre, ornaît, non sans droit, les publications du mouvement liturgique auquel demeure attaché le nom de Dom Lambert Beauduin : double symbole de ce qui fait la parfaite unité de l'Église : le sacrifice du Christ célébré à l'autel du centre de la chrétienté, sur les reliques de celui qui fut fait Pierre pour que la foi de l'Église ne défailût point. Là aussi nous avons l'union du sacrement et de la foi : Sacramentum fidei, peut-on dire de tout le culte liturgique!

La liturgie facteur d'unité! C'est de ce rôle de toujours de la liturgie que je voudrais illustrer l'importance actuelle, en vous rappelant combien les circonstances présentes le rendent nécessaire. Car c'est un fait qu'à notre époque plus peut-être qu'à aucune autre le besoin d'unité se fait sentir; parfois même on pourrait le croire plus proche de sa réalisation qu'il ne l'a jamais été. Quand on parle de paix aujourd'hui — et, certes, il faut en par-

1. Le présent rapport sert de conclusion à la deuxième session des Journées de Pastorale liturgique tenues à Vanves en janvier 1945.

ler —, c'est nécessairement à l'organisation d'une paix universelle que le monde se voit, si j'ose dire, heureusement condamné! Mais à ce même moment, et en face de cette grande espérance de l'humanité, il se trouve que les causes de dissociation et de rupture agissent avec plus de force; et nous savons trop comment, avec la guerre, ses antécédents et ses prolongements, la robe sans couture de l'humanité rachetée est de toutes manières déchirée.

Vous me permettrez d'attirer votre attention sur un point particulier, qui sera comme le symbole de cette universelle tension entre la poursuite de l'unité et les forces centrifuges qui nous en éloignent : je veux parler de l'action des laïcs catholiques sur le plan temporel. Comme je vous le rappelais il y a un instant, le but final est toujours le même; qu'il s'agisse d'activités politiques, économiques, sociales ou culturelles, si ces chrétiens pensent et vivent vraiment en chrétiens il ne peut y avoir pour eux qu'une seule volonté profonde, celle d'aménager un monde où les hommes réaliseront entre eux une plus grande communion. Action temporelle, qui n'est pas facultative pour les catholiques : comment sauraient-ils se désintéresser de cette unité, expression même de leur idéal chrétien ? Ou plutôt, comment n'auraient-ils pas plus que personne le devoir d'y travailler ? Action temporelle, dans laquelle ils doivent — tout en gardant une parfaite fidélité aux principes chrétiens tels que les rappelle et les garantit l'autorité enseignante dans l'Église — s'engager avec une liberté, une indépendance, une audace, auxquelles S. Ém. le Cardinal-Archevêque de Paris les conviait récemment encore, en les encourageant à entreprendre cette œuvre urgente « sous leur propre responsabilité ».

Or, c'est précisément de l'usage nécessaire de cette « vraie liberté des enfants de Dieu », comme parle S. S. le pape Pie XII, que va surgir l'obstacle à l'unité : il se trouvera nécessairement que ces catholiques agissants, parce qu'ils ne s'engageront pas à demi, et parce qu'ils useront de moyens dont l'Église laisse la détermination à leur libre choix, il se trouvera, dis-je, qu'ils vont faire, dans la recherche même de l'unité, l'expérience certaine, et douloureuse, de la diversité et des oppositions. Et s'ils n'y prennent garde, ils rencontreront non moins certainement le risque de perdre de vue cette unité, dont pourtant la vision magnifique avait mis en branle toute leur activité; de s'engager dans telle direction particulière, peut-être d'ailleurs excellente, avec un exclusivisme qui leur fera oublier la grande voie où tous les chrétiens se retrouvent pour cheminer côte à côte; de devenir enfin les serviteurs d'un parti, les sectateurs d'une théorie, de s'enfermer dans la citadelle d'une prétendue orthodoxie, aux dépens de l'unité, et finalement de la vérité.

Et ces divergences, remarquons-le bien, ne seront pas ressenties par les seuls catholiques d'action; elles auront, elles ont, elles ont eu leurs échos dans la foule même des chrétiens moins fervents, qui s'y laisse entraîner avec d'autant plus de facilité qu'elle est moins consciente des exigences de son christianisme, avec d'autant plus d'impétuosité que les problèmes temporels l'atteignent plus cruellement dans sa chair.

En face de ces risques non imaginaires, il importe souverainement que les catholiques gardent la conscience et la nostalgie de l'unité chrétienne; et tout ce qui la leur rappellera sera bon pour eux. Mais on peut affirmer qu'en face de cette expérience tragique qu'ils font de la divergence, seule une autre expérience, personnellement vécue par eux, de l'unité, sera assez forte pour assurer la victoire du sens chrétien. Et nous n'hésitons pas à le proclamer : cette expérience de l'unité, nulle part ils ne la vivront avec plus de force et de vérité que dans une liturgie bien comprise et bien pratiquée.

Or, c'est à les plonger dans cette expérience que se trouve orienté tout notre mouvement de pastorale liturgique.

*
**

Expérience vécue de l'unité chrétienne, avons-nous dit. Et d'abord, expérience vécue. Car, en nous plaçant sur le plan pastoral, nous écartons immédiatement l'idée de la liturgie-spectacle au profit de la liturgie-action, et action commune. En affirmant aussi nettement cette notion de la liturgie, nous ne prétendons point apporter quelque chose d'absolument nouveau. Et cependant, comment ne pas nous rappeler cette autre manière d'envisager la liturgie, dont les meilleurs parmi ses amis, je veux dire parmi ceux qui la comprenaient le mieux, n'étaient pas indemnes il y a seulement quelques décades? Il est bien certain qu'au moins en France, le renouveau d'intérêt porté à la liturgie au début du siècle — renouveau qui, sous l'influence d'écrivains comme Huysmans, se tourna en particulier du côté des monastères bénédictins —, par l'importance qu'il attachait au côté esthétique de la prière de l'Église, et par je ne sais quelle tendance à une sorte de dilettantisme liturgique, égara plus d'un fervent du chant et des cérémonies dans l'équivoque de la liturgie-spectacle. Il semblait qu'on ne pouvait connaître et aimer la liturgie que dans les monastères ou sous la forme monastique.

Voulez-vous me permettre à ce sujet d'ouvrir une parenthèse, pour un examen de conscience... Laissant à d'autres le soin d'en juger plus impartialement, nous n'examinerons point si les monastères bénédictins ont encouragé cette conception trop extérieure

de la liturgie. Je préfère m'arrêter à ce reproche de principe qui leur a été adressé : ils font de la liturgie un spectacle, a-t-on dit, et réduisent les fidèles qui assistent à leurs offices au rôle de témoins muets d'une liturgie trop sublime et trop artistique pour être pratiquée par le commun des mortels. Je répondrai en toute sérénité que le reproche me semble peu fondé. Admettons que la liturgie monastique se présente parfois avec un certain caractère de spectacle. Cette célébration plus soignée et plus complète qu'ailleurs, parce que, dans un monastère, on dispose d'éléments qu'on ne réunira jamais dans une paroisse, rarement dans une cathédrale, a valeur d'exemple; et c'est en ce sens qu'on a pu dire, non sans raison, que les monastères sont des « conservatoires de liturgie ». Il est bon qu'il y ait, dans l'Église, des églises où l'on puisse prendre une idée exacte de ce qu'est la liturgie célébrée avec une perfection... au moins relative. Ce que certains admirateurs mal avisés appellent une « messe bénédictine » n'est après tout que la messe romaine célébrée correctement par des hommes qui se conforment aux rubriques et ont reçu quelque éducation liturgique. Il n'est pas mauvais qu'il y ait des « conservatoires de liturgie » : pour maintenir et pour compenser...

Et d'ailleurs, il n'est pas inouï, encore moins interdit, que les monastères appellent les fidèles à participer activement à la célébration conventuelle; et je me souviens d'un samedi saint 1944, en un monastère que je connais bien, où la foule des fidèles chantait avec les moines, puis communia à la messe. Ce jour-là, au « conservatoire de liturgie », on donna une leçon de chose; ou plutôt, il se célébra une vraie messe de chrétienté!

Mais laissons de côté cette pratique des églises monastiques. Le fait est qu'actuellement beaucoup de chrétiens, surtout parmi les jeunes, ont compris que l'action liturgique appelle la participation de tous les fidèles, que la liturgie n'est pas seulement la chose des prêtres, mais aussi la leur, à eux, fidèles. Et la pastorale liturgique tend essentiellement à rendre effective cette participation du peuple chrétien. On peut considérer qu'il s'est fait ce sujet une mise au point non encore définitivement acquise, mais en voie de le devenir. La liturgie, nous l'affirmons ici sans hésitation, n'est pas d'abord un spectacle; elle n'est pas davantage la recherche d'une réussite esthétique, si haute soit-elle; elle ne tend même pas à la satisfaction des besoins spirituels de « personnes particulières », comme dit Bossuet. La liturgie est essentiellement une célébration en commun, dans laquelle chacun des membres du groupe prend la part qui lui revient selon son rang dans la hiérarchie ou sa spécialisation dans l'action liturgique. Et le but premier de la pastorale liturgique vient encore de s'affirmer au cours de nos « Journées » : ne s'agissait-il pas de ren-

dre aux fidèles, avec le sens profond du baptême, le moyen de prendre une part active à sa célébration? La liturgie redevenant une action commune, c'est par là qu'elle constituera pour les fidèles cette expérience personnellement vécue dont ils ont un besoin urgent pour être et demeurer chrétiens.

*
* *

Il y a plus cependant. Et il est trop évident que n'importe quelle expérience cultuelle ne saurait suffire au chrétien. La liturgie de l'Église est nécessairement et avant tout expérience d'unité, et d'unité chrétienne.

Expérience d'unité, d'abord parce qu'elle a pour centre un même autel. Et, à ce titre, expérience absolument privilégiée. Nous voilà transportés d'emblée bien au-delà d'une expérience d'unité qui résulterait seulement de la communion dans une même doctrine, voire dans une même théologie et dans une même foi. Ou plutôt, nous rencontrons ici l'unité d'une même foi s'exprimant, se concrétisant et s'exerçant dans la célébration de l'unique Mystère chrétien. Nous n'adhérons pas seulement ni d'abord à un certain nombre de dogmes, nous communions à une même Personne, le Christ. Plus encore, nous revivons en commun ce mystère de notre salut tel que le Christ l'a vécu pour nous dans l'unique sacrifice de la Croix, et tel qu'il ne cesse de le vivre de nouveau au milieu de nous et avec nous sous le sacrement de son Corps et de son Sang et sous chacun des autres sacrements de son Église. Et notre salut nous apparaît comme une grande entreprise en commun, quand nous « expérimentons » qu'il se réalise pour tous à la fois et par la coopération et la communion de tous au même mystère. Là se vérifient pleinement les paroles de saint Augustin : « O Sacramentum pietatis! O signum unitatis! O vinculum caritatis! ² » O lien de charité! O expérience d'unité!

Expérience d'unité encore, parce qu'autour de cet unique autel les rites demeurent substantiellement les mêmes pour tous les fidèles dans l'espace et dans le temps. Chaque fidèle ou chaque groupe de fidèles ne parle pas à Dieu dans un langage qui lui est propre, mais il fait siens les gestes et les paroles par lesquels l'Église exprime sa religion. La liturgie est essentiellement traditionnelle : elle est un « donné » que nous recevons de l'Église; nous ne la faisons pas ni ne la refaisons à notre gré. Et à vrai dire, en saurait-il être autrement? Seule l'Épouse du Christ sait comment il faut parler à Dieu : l'Église demeurera toujours l'in-

2. In Joann., xxvi, 13.

comparable maîtresse de religion. C'est d'elle que nous apprenons à prier; là, comme partout, nous sommes, à son école, des enfants. Me sera-t-il permis, en passant, de faire remarquer combien, par cette fidélité à la loi liturgique, les fidèles — le jour où on leur en aura fait expérimenter la valeur — apprendront tout naturellement cette chose, si obscurcie aujourd'hui dans l'esprit de beaucoup de chrétiens, que l'Église a le droit de faire des lois, et qui s'imposent à nous?

Mais en même temps que la liturgie reste la même, elle est, comme l'Église, chose vivante, et donc progressive. Si, par l'Esprit qui l'anime, l'Église est maîtresse de religion, elle accepte non moins de se laisser instruire par ce même Esprit quand il s'exprime au plus profond de l'âme de chacun de ses membres. L'Église enseignante garde toujours le contrôle et juge en dernier ressort des inspirations particulières; mais cela nous permet d'affirmer avec d'autant plus de sécurité que les besoins de la conscience chrétienne sont partie intégrante de l'expérience propre de l'Église. N'en avons-nous pas eu hier matin une preuve magnifique, quand nous avons vu les « revendications » des jeunes chrétiens et chrétiennes de la « Mission de Paris³ » rejoindre inconsciemment la discipline ancienne du baptême telle que le R. P. Bouyer nous l'avait magistralement retracée un jour plus tôt⁴? En écoutant Mlle Gouzi, nous avons l'impression — et c'est ce qui rendait ce candide témoignage si émouvant — que l'Esprit du Christ s'exprimait au milieu de nous : nous constatons comment au XX^e siècle une communauté chrétienne en train de naître, par son exigence d'une liturgie pleinement vécue, peut amener l'Église à reprendre une conscience plus nette de certaines lois de prière qui ont inspiré toute son antique liturgie du baptême, mais que, dans une grande partie de ses membres, elle semble avoir actuellement quelque peu perdu de vue.

Expérience d'unité enfin, parce que la célébration du Mystère chrétien appartient avant tout dans l'Église aux communautés que j'appellerai naturelles, celles dont les chefs ont seuls la juridiction ordinaire : la paroisse, le diocèse, l'Église universelle. Je laisse volontairement de côté les Ordres religieux, qui sont eux aussi des communautés naturelles dans l'Église, mais qui constituent un cas particulier, et dont j'aurai l'occasion de dire un mot dans un instant. La pastorale liturgique se doit de le proclamer : les communautés « naturelles » dans l'Église — et notons qu'au moins dans la discipline actuelle ces communautés forment des unités territoriales — sont le cadre normal de la litur-

3. Cf. p. 29.

4. Cf. p. 52.

gie : à elles reviennent le privilège et le devoir de réunir tous les chrétiens dans une seule célébration. En elles doivent venir se fondre, au moins à certains moments privilégiés, les particularismes même les plus légitimes; en elles les fidèles doivent prendre conscience de leur unité, au-delà de toutes les différences créées par le milieu social, la culture, la profession, voire le niveau spirituel; en elles, enfin, ils doivent manifester cette unité et en porter le témoignage visible aux yeux de ceux qui les entourent. Et par conséquent, en face d'elles, aucun groupement particulier ne saurait constituer comme un état à côté de l'état, moins encore en leur sein comme un état dans l'état.

Et pour illustrer ce qui vient d'être dit, j'achèverai — rouvrant ici la parenthèse — la mise au point de ce qui me paraît être le rôle des églises monastiques en ce domaine. Je disais tout à l'heure qu'il n'est pas indispensable que les monastères fassent participer la pieuse assistance de leur église au chant de la messe conventuelle ou de l'office pour que se réalise la première chose que l'on attend d'eux, l'exemple d'une liturgie exactement célébrée. J'ajouterai maintenant, me limitant toujours à cet aspect liturgique, que l'exemple monastique va beaucoup plus loin; il met sous les yeux des fidèles une communauté chrétienne « naturelle » — car un monastère en est une de par l'institution de l'Église — dont l'unité se fait principalement par la célébration commune de la liturgie. L'exemple total d'un monastère au point de vue liturgique n'est pas seulement dans le sanctuaire : il résulte de l'union du chœur et du sanctuaire : là les fidèles saisiront concrètement ce que signifie la formule : la liturgie faiseuse d'unité, et par le fait témoignage de vie chrétienne. — Mais, de nouveau, il apparaît que ces mêmes fidèles ne sauraient se plaindre de leur participation limitée à la liturgie monastique : autour de l'autel de l'église du monastère, la part active dans la célébration des saints mystères revient d'abord à ceux qui en ont la charge, c'est-à-dire aux membres de la communauté chrétienne dont cet autel exprime et réalise l'unité particulière, symbole de la grande unité : de même, pour les paroissiens dans l'église paroissiale, pour les diocésains dans l'église cathédrale, pour tout catholique dans les fonctions solennelles où le Pape rassemble autour de lui la chrétienté.

*
**

Allons-nous en demeurer là? Et cette expérience de l'unité dans la parfaite communion liturgique de tous les « paroissiens », de tous les « diocésains » autour de leurs pasteurs, est-elle vraiment complète? Exprime-t-elle à elle seule toute la richesse de

l'unité chrétienne? A s'en tenir là, il nous semble qu'on en laisserait de côté tout un aspect : il manquerait de faire au sein même de l'unité l'expérience de la diversité, mais d'une diversité qui, loin d'engendrer l'opposition, ne fait que proclamer la beauté de l'unité. Si l'on assure d'abord, comme nous venons de l'indiquer, ce qui est l'essence même de l'unité chrétienne, alors on peut sans crainte concevoir et réaliser la diversité, qui n'est que la manifestation de la vie toujours en quête de nouveaux développements. « Personne, a dit Tauler, n'entend mieux la vraie diversité que ceux qui sont entrés dans l'unité⁵. »

Vous voyez comment ce serait ici le lieu de marquer la place de ce que nous pourrions appeler les « petites chapelles » réunissant les groupes qu'ont formés les affinités sociales, intellectuelles ou spirituelles : mouvements spécialisés, confréries de piété, etc. La « grande église » admet les « petites chapelles » à condition que le principal se passe dans la grande nef!

Je ne m'attarderai pas là-dessus. Vous me permettrez seulement de considérer à la lumière de ce qui vient d'être dit le problème posé par France pays de mission? J'en parlerai en toute liberté, mais aussi avec le respect et la fervente admiration que je professe pour ceux qui ont osé faire retentir à nos oreilles trop « habituées » ces paroles de vérité.

Le problème de l'unité ainsi posé est double. Il y a d'abord celui du catéchuménat; on demande la restauration de groupes de catéchumènes ayant leur instruction religieuse à part, des éléments de vie liturgique qui leur soient propres, et enfin, si j'ose dire, une morale plus condescendante, sinon dans ses principes, du moins dans ses exigences pratiques. A vrai dire, c'est à peine si cela pose un problème d'unité. Ce catéchuménat, dans lequel seraient séparés des vrais fidèles ceux qui ne font encore que tendre à le devenir, nous paraît simplement marquer les degrés réels d'appartenance à la communauté chrétienne de tous ceux qui s'y rattachent, bien qu'à des titres divers. Une telle diversité, loin de s'opposer à l'unité, ne fait que la constituer en y introduisant un ordre. L'institution d'un catéchuménat, en nos pays redevenus païens, nous apparaîtrait comme un gain pour la véritable unité chrétienne.

Mais le problème que nous examinons a une autre face : on demande la juxtaposition de chrétientés nouvelles complètes, donc avec catéchumènes et baptisés, aux chrétientés déjà existantes, à cause de l'impossibilité de fait d'intégrer les unes dans les autres. Il y a incompatibilité complète, affirme-t-on, entre

5. Cité par J. Maritain dans *Les degrés du savoir*.

les milieux de formation bourgeoise, conformistes et figés, qui ont imprimé leur marque sur les chrétientés existantes, et les milieux populaires, dynamiques et peu soucieux des formes, auxquels il s'agit de donner une place dans l'Église, et une place qui ne soit pas dans les derniers rangs de chaises. A cela nous répondrons : si cette impossibilité et cette incompatibilité de fait sont réelles, et nous en croyons volontiers ceux qui nous l'affirment — ils ont, si je puis dire, payé pour le savoir! — nous admettons volontiers la nécessité de fait de la juxtaposition. Mais, du point de vue de l'unité — et je suis persuadé que les promoteurs de France pays de mission ? pensent comme nous —, nous ne saurions considérer cette juxtaposition comme un idéal, ni même comme un état normal. Donnons-lui son vrai nom : elle ne sera jamais qu'un pis-aller ou, si vous préférez, une solution d'attente. Car notre ambition demeurera toujours de faire de tous les fidèles une unité par-dessus les distinctions de classe, de fortune ou de culture. Et jamais nous ne cesserons d'aspirer après le jour où il sera possible de réunir tous les chrétiens vivant sur une même paroisse ou un même diocèse en un seul troupeau, avec un seul pasteur, autour d'un seul autel, à l'image de la grande famille humaine sous un seul chef, le Christ.

*
**

Et, pour finir, nous nous souviendrons toujours que, quel que soit le côté de la barricade où nous ont placés notre vocation particulière et le jeu des circonstances, nous avons à réduire, autant que faire se peut, les distances qui, jusqu'à la fin, dans une certaine mesure, par une nécessité de notre humaine condition, sépareront les hommes les uns des autres; et nous nous ferons les serviteurs de l'unité en nous rappelant cette parole de saint Augustin : « Ubi nulla est invidentia, concors est differentia ⁶. » Là où il n'y a point d'envie, la diversité elle-même devient principe d'unité.

Il me semble que, cette année encore, les réunions du C.P.L. ont montré qu'entre hommes de bonne volonté, même venus de tous les coins de l'horizon de la France religieuse, il était possible de trouver, dans un amour sincère de la vérité et dans une charité également sincère et accueillante, cette differentia concors qui est, sans doute, un des témoignages les plus authentiques de l'esprit chrétien. Je souhaite qu'en ayant fait les premiers l'expérience, nous repartions d'ici plus assurés de pouvoir en

6. S. Aug., De sancta virginitate. P. L., XL, 419.

donner le secret à ce peuple de France si désorienté aujourd'hui, et qui, consciemment ou non, attend de nous que nous lui ouvrons la voie vers l'unité, vers la seule unité définitive, et qui est la clef de toutes les autres : « Tous les fidèles uns en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ uns entre eux; et cette unité, c'est la gloire de Dieu par Jésus-Christ et le fruit de son sacrifice⁷. »

R^{me} Père Dom BASSET,
Abbé de Saint-Martin de Ligugé.

7. Bossuet, *Lettre à une demoiselle de Metz*, Correspond., tome I, lettre 17 (Grands Écrivains de France).